

non des poèmes comme l'Iliade, l'Énéide ou le Mahâbhârata. C'est oublier surtout que Dieu gouverne le monde et que sa Providence avait confié au peuple juif une mission surnaturelle qu'il devait le mettre en état de remplir.

Ce n'est qu'en méconnaissant ces vérités que de Wette est devenu un des principaux propagateurs du rationalisme et le père véritable du mythisme biblique. C'est lui qui a inauguré le règne de la critique interne; c'est lui qui a commencé à nier d'une manière générale l'authenticité des écrits de l'Ancien Testament; c'est lui qui a imaginé le premier cette multiplicité d'auteurs qui auraient composé, retranché et remanié les divers livres de la Bible; c'est lui enfin qui a mis en vogue l'explication du miracle par le mythe, quoique quelques autres exégètes incrédules l'eussent précédé dans cette voie.

De Wette n'osa point toutefois traiter le Nouveau Testament comme il avait traité l'Ancien. Par une exception bien rare chez les incrédules, qui, d'ordinaire, descendent de plus en plus bas dans l'abîme, à mesure qu'ils avancent dans la vie, l'ancien professeur de Berlin, en vieillissant, se rapprocha de plus en plus du Christianisme. A Iéna, il avait adhéré aux idées de Fries, un de ses professeurs. D'abord, au commencement de ses études dans cette université, pendant un moment, il s'était laissé entraîner par l'athéisme panthéiste de Fichte. « Quelque temps je fus heureux dans cette erreur, dit-il lui-même dans une page publiée après sa mort. J'étais fier à la pensée de pouvoir être vertueux sans le secours d'aucune foi. Mais bientôt

cette illusion disparut et je me sentis misérable. Dépouillé de toute croyance en un monde immatériel, je me voyais isolé, abandonné à moi-même, et, avec l'humanité entière, j'étais lancé sans but dans le monde. Mon âme s'emplissait de contradictions et d'incertitudes, aucun souffle de vie ne venait réchauffer le froid de mon cœur, et la mort, comme un mauvais génie, planait sur mon existence. Nul raisonnement ne pouvait me rendre la paix, mes sentiments se révoltaient contre les convictions de mon intelligence¹. » Voilà des lignes qui méritent de prendre place à côté des pages célèbres de Jouffroy, pleurant lui aussi sur sa foi à jamais perdue. Elles nous montrent, comme toute sa vie, que de Wette, différent de Semler et de Paulus, avait un esprit naturellement religieux. Malheureusement il était dévoyé et il ne put jamais trouver le chemin de la vérité.

Pour sortir de son état de scepticisme, il crut ne pouvoir trouver rien de mieux que le système de Fries. Ce philosophe travaillait à concilier la science et la foi, et il enseignait qu'il y a dans l'homme deux sources distinctes de connaissances, l'entendement et le sentiment. L'entendement arrive à la science par le raisonnement; le sentiment devine, conçoit et saisit la réalité objective par le pressentiment (*Ahndung*). Ces deux moyens d'arriver à la vérité totale se complètent mutuellement, mais sans qu'il soit possible de concilier les contradictions qu'on

¹ Colani, *De Wette*, dans la *Revue de théologie* de Strasbourg, t. 1, p. 101-102.

peut signaler dans leurs résultats. C'est à ce dualisme si peu logique que s'attache de Wette pour échapper au naufrage complet de sa foi chrétienne. Il crut trouver dans le « pressentiment » de Fries la satisfaction de ce besoin religieux qu'il éprouvait au fond de l'âme. Ces opérations par lesquelles il cherchait à s'élever au-dessus du pur domaine de la raison, lui parurent la seule forme acceptable sous laquelle le supernaturalisme put être conservé. A Berlin, il mit ses idées en œuvre. Grâce au système de Fries, il s'imagina pouvoir rejeter tout ce qui était surnaturel dans la théologie et garder néanmoins la religion à l'aide du pressentiment. Le mythe l'ayant débarrassé du miracle dans la loi ancienne, Fries le délivre de tout ce qui dépasse sa raison dans la loi nouvelle. Il enseigne, en 1813, que les Juifs n'ont jamais attendu un Messie souffrant pour les péchés du peuple et que Jésus-Christ n'est mort que pour des motifs purement humains¹. Dans ses écrits postérieurs sur la Dogmatique, il soutient que les Apôtres ont altéré la doctrine de Jésus-Christ et inventé la « Christolâtrie². » Cependant le besoin de la foi se faisait toujours sentir au cœur du professeur rationaliste, et il y avait dans son âme un fond de droiture qui le faisait appeler par Neander « ce Nathanael en qui il n'y eut point de fraude. » C'est ce qui le rapprocha de Schleiermacher, dont il était devenu le collègue à l'université de Berlin.

¹ *De morte Jesu Christi expiatoria*, 1813.

² Voir l'analyse de ses théories dogmatiques dans Colani, *Revue de théologie* de Strasbourg, t. 1, p. 102-106.

Frédéric-Daniel-Ernest Schleiermacher, né à Breslau le 21 février 1768, mort à Berlin le 12 février 1834, est un des grands noms du protestantisme en Allemagne. On l'a appelé le Kant de la théologie moderne, parce qu'il a cherché les lois du sentiment religieux comme Kant celles de la connaissance¹. Ce n'est pas seulement sur de Wette, mais sur une multitude de ses coreligionnaires qu'il exerça une influence profonde. Son grand-père avait été impliqué dans un procès de sorcellerie; son père, d'abord presque incrédule, était redevenu croyant et il fit élever son fils par les Frères moraves. Le jeune Ernest n'échappa point pour cela aux atteintes du doute. On sent chez lui, comme chez tant d'autres, que les variations du protestantisme ont désarmé les âmes et qu'elles ne peuvent trouver de repos. En 1796, devenu prédicateur de l'hôpital de la Charité à Berlin, il se lia d'amitié avec Frédéric von Schlegel, et introduit par lui dans les cercles du romantisme naissant, ses idées commencèrent à se fixer. La critique lui apparut dès lors comme la gardienne future de la foi, après avoir été jusqu'à ce jour son adversaire. Il n'eut cependant jamais une idée juste de la critique. En lui, le sentiment dominait la raison et il croyait parler au nom de la raison, quand il se laissait entraîner par le sentiment. On a dit, avec vérité, qu'il avait quelque chose de féminin. Il se peignait lui-même dans une lettre à Jacobi : « La raison et le sentiment habitent chez moi séparés, mais ils se touchent et forment une pile galvanique. La

¹ A. Hausrath, *D. Frd. Strauss*, t. 1, p. 36.

vie la plus intime de l'esprit consiste chez moi dans cette opération galvanique qui se nomme le sentiment¹. » Dans l'un de ses premiers ouvrages, les *Discours sur la religion* (1799), il définit sa religion : « Ma religion est tout entière religion du cœur, il n'y a pas en moi de place pour une autre. » On ne doit pas chercher ce qu'il faut croire dans les livres ni dans les traditions, mais en nous-mêmes. La religion est le sentiment, l'intuition de l'infini et c'est au fond de notre âme que nous la trouvons. Par conséquent, elle n'a rien de fixe ni de stable, elle varie avec les individus, et l'Église est comme une masse liquide, sans contours arrêtés, sans organisation fixe². Tout sentiment religieux est vrai. On n'a pas le droit de l'emprisonner dans des dogmes, il est libre et consiste à chercher la vie universelle dans toutes ses manifestations, à éprouver ces mystérieux pressentiments qui excitent en nous de pieux frissons. Il y a d'ailleurs un sens vrai dans le plus grand nombre des termes dogmatiques. La révélation est l'intuition qu'a l'homme de l'infini : le miracle est le nom religieux d'un événement naturel; l'inspiration est le sentiment intime de la vraie moralité et de la vraie liberté. Telles sont quelques-unes des idées de Schleiermacher, de cet esprit où la foi et l'incrédulité se mêlent et se confondent, où le mysticisme côtoie le matérialisme, où le panthéisme de Spinoza s'allie à un vague sentiment de religiosité, mais qui sent fortement, qui s'exprime avec

¹ F. Lichtenberger, *Hist. des idées relig. en Allemagne*, t. II, p. 66.

² *Ueber die Religion*, IV^{te} Rede, édit. Brockhaus, 1868, p. 136. Ces discours parurent d'abord anonymes.

chaleur et qui sait faire vibrer dans l'homme les cordes les plus généreuses.

Il existait entre de Wette et lui bien des points d'affinité. Ils se proposaient surtout l'un et l'autre d'unir la science et la foi, mais ils tendaient à ce but, qu'ils ne devaient atteindre ni l'un ni l'autre, par des chemins divers, Schleiermacher par le sentiment, qui pour lui était toute la religion, de Wette par la critique des textes sacrés. A cause sans doute de la différence de méthode, l'auteur du *Manuel d'introduction* ne se sentit pas tout d'abord attiré vers l'auteur des *Discours sur la religion*. Cependant ce dernier devait finir par exercer sur son collègue une influence réelle. Ce changement dans les dispositions de de Wette se produisit insensiblement à la suite d'une circonstance fortuite. Schleiermacher prêchait beaucoup à Berlin et avec grand succès. Un jour, un ami de de Wette, Lücke, le commentateur de S. Jean, le conduisit au sermon du prédicateur qui attirait la foule. L'auditeur d'occasion y prit goût, il le suivit avec exactitude et peu à peu, sous l'impression des sermons qu'il avait entendus, accorda moins de place à l'élément critique dans ses études scripturaires; il cessa de voir en Jésus-Christ un pur symbole, il le regarda comme un être réel, l'idéal incarné. Toutefois, au milieu de ces progrès, un coup terrible vint le frapper. Il comptait beaucoup d'ennemis parmi les luthériens orthodoxes qui le considéraient, non sans raison, comme un des chefs du rationalisme biblique. Ils n'avaient pu cependant le faire destituer de sa chaire de professeur. Une lettre imprudente qu'il écrivit à la mère de Sand,

jeune fanatique qui avait assassiné un agent de la Russie, Auguste Kotzebue, célèbre auteur dramatique, fit plus d'impression sur la cour de Prusse que les plaintes de ses adversaires. On le chassa de l'université comme « un homme dangereux » (octobre 1819). Retiré à Weimar, il y publia un roman religieux : *Théodore ou la consécration du sceptique*¹, œuvre de mince valeur littéraire, mais qui montre le travail qui s'accomplissait dans l'âme de l'auteur, tendant toujours à aborder du milieu des flots agités du doute au port de la foi et de la vérité.

Enfin, en 1822, de Wette fut appelé comme professeur de théologie à Bâle. C'est là qu'il allait passer les dernières années de sa vie et publier son commentaire du Nouveau Testament. L'étude des Évangiles devait lui être salutaire. On s'aperçoit que le Christianisme l'attire de plus en plus. Par malheur, son éducation l'a placé hors de la vérité et il ne parvient jamais à voir que du dehors la religion de Jésus-Christ sans pénétrer au dedans; il oscille toujours entre le rationalisme et la simplicité de la foi. Dans son *Introduction au Nouveau Testament*², il nie l'authenticité de la seconde Épître de S. Pierre, il hésite sur la seconde Épître aux Thessaloniens, sur celle aux Éphésiens, sur les Épîtres pastorales, celle de S. Jacques, la première de S. Pierre et même sur l'Évangile de S. Jean. Dans son *Manuel exé-*

¹ *Theodor, oder des Zweiflers Weiche*, 2 in-8°, 1822; 2^e édit., 1828.

² *Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in die canonischen Bücher des Neuen Testaments*, 1826.

*gétique du Nouveau Testament*¹, il n'admet les mythes que pour les commencements et la fin de l'histoire du Sauveur, il répudie ainsi Strauss, qui avait déjà publié sa *Vie de Jésus*, quand parut le commentaire sur les Évangiles; mais il est indécis, incertain sur les points les plus graves et il condamne avec dureté les exégètes qui cherchent à mettre en harmonie le récit des quatre Évangiles, en les accusant d'étroitesse d'esprit et même de manque de droiture. En résumé, il n'arrive qu'à des résultats négatifs et, d'après son propre aveu, le fruit de la critique évangélique, c'est l'ignorance et l'impuissance. Telle est la triste conclusion à laquelle aboutit cette âme, pour laquelle on ne peut s'empêcher d'éprouver de la sympathie, parce qu'elle chercha la vérité, mais sans réussir à la trouver. Le père de la critique interne, et l'on peut dire aussi du mythisme, ne put jamais briser complètement les premiers liens de l'erreur et il en souffrit toute sa vie, car on a trouvé après sa mort, dans ses papiers, ces vers pleins de découragement :

J'ai semé la semence,
Mais où est maintenant la moisson jaunissante ?
Qu'il est rare que l'on comprenne
Et que l'on applique bien ce que l'on a appris !
J'ai vécu dans un temps troublé,
L'unité de foi était rompue.
Je me suis jeté dans la mêlée ;
Vainement ; je n'ai pas fait cesser le combat².

¹ *Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum Neuen Testament*, 3 in-8°, Berlin, 1835-1848. On peut voir sur ce travail, sur lequel nous n'avons pas à nous étendre ici, F. Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. II, p. 59-62.

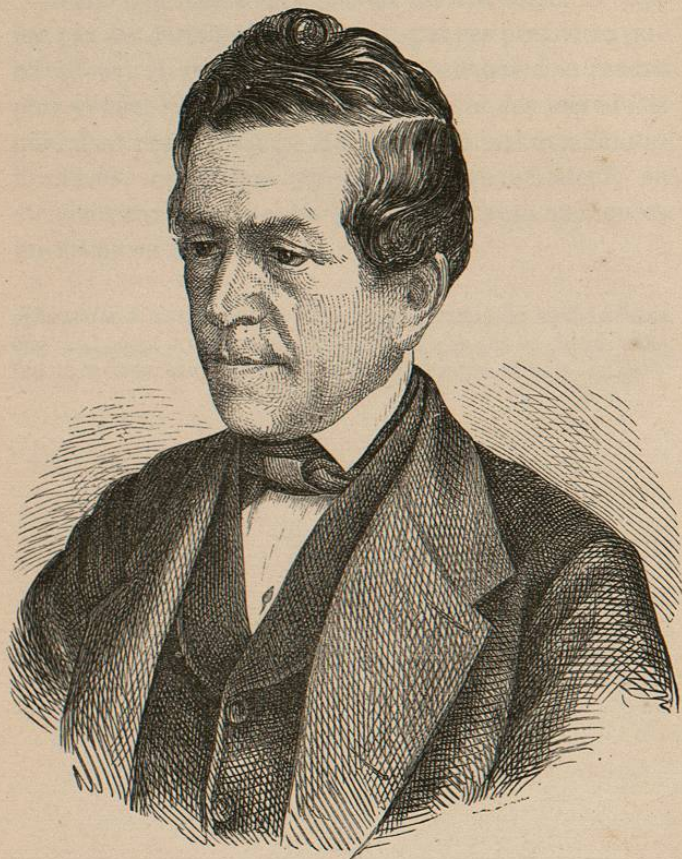
² Vers trouvés dans ses papiers manuscrits, Herzog, *Real-En-*

Hélas ! non seulement il n'avait pas fait cesser le combat par ses derniers écrits, mais, par ses premières publications, il avait puissamment contribué à le rendre plus violent que jamais et Strauss, celui des incroyables qui, dans notre siècle, a fait le plus de mal aux Saintes Écritures, ne fut que son émule et son imitateur, en étendant aux Évangiles les théories qu'il avait appliquées lui-même au Pentateuque.

cyklopädie, t. xviii, 1864, p. 73. — L'application du mythe à l'Ancien Testament a été combattue en Allemagne par un grand nombre de savants, énumérés dans Bleek, *Einleitung*, 4^e édit., p. 22.



CHAPITRE VI.

DAVID STRAUSS ET L'INTERPRÉTATION MYTHIQUE
DU NOUVEAU TESTAMENT.

46. — Le docteur Strauss.

David-Frédéric Strauss, le plus fameux champion du mythisme biblique, était né à Ludwigsbourg en Wurtemberg, le 27 juin 1808; il y est mort le 8 février 1874¹. C'est le théologien critique le plus célèbre de notre siècle; au delà du Rhin, on l'a souvent appelé « l'Antéchrist². » Le talent ne lui a pas manqué, mais si son nom a retenti en tous lieux, c'est bien moins à cause de son mérite littéraire, à peu près nul dans l'ouvrage qui a créé sa réputation néfaste, qu'à cause de la hardiesse de ses négations et de l'audace sans limites de son impiété. Il en est trop souvent des critiques comme des conquérants; plus ils font de ravages, plus aussi ils font de bruit. Fils d'un petit négociant peu habile en affaires, mais piétiste intolérant, le jeune David n'eut guère de sympathie ni d'affection pour l'auteur de ses jours. Un

¹ Voir, Figure 46, le portrait de Strauss, d'après sa photographie.

² A. Hausrath, *D. Frd. Strauss*, 2 in-8°, Heidelberg, 1876-1878, t. 1, p. 16.